des marins, mais devant l'allure ferme de ceux-ci, leur audace n'avait pas été jusqu'à faire usage de leurs armes.

—Alors, c'est pour nous tout ce vacarme ? murmura Mandibul à l'oreille de Farandoul.

—Je le pense, répondit celui-ci, nous devons nous être fourvoyés dans le harem.

Et il se retourna pour interroger l'interprète qui les avait suivis. Le jeune Siamois se roulait sur le sol, les bras étendus, avec des gémissements désespérés.

—Eh bien ? Eh bien ? demanda Farandoul en le remettant sur ses jambes, qu'est-ce qu'il y a ?

—Les femmes du roi ! Les femmes du roi ! murmura l'interprète, nous sommes morts, nous avons pénétré dans les appartements... crime irrémissible !... c'est fini, nous devons périr dans les supplices.

—Périr dans les supplices ! s'écria Mandibul, halte-là, pour une erreur, car enfin qu'avons-nous fait ? Nous nous sommes trompés de porte tout bonnement !... il n'y a pas de quoi...

—Les supplices ! la mort ! sanglota l'interprète.

Au dehors, le tumulte croissait toujours ; les cours étaient pleines de monde ; on avait pénétré dans la pièce d'en bas et l'on se préparait à monter l'escalier.

Farandoul, en se penchant, aperçut dans la salle un homme couvert de pierreries que l'interprète lui dit être le roi, et derrière lui une foule de gardes et de grands dignitaires, parmi lesquels Nao-ching, la figure illuminée d'un infernal sourire.

Le roi, élevant la voix, donnait des ordres aux esclaves d'en haut.

—Que dit-il ? demanda Farandoul.

—Que l'on nous prenne vivants et que l'on nous enchaîne, balbutia l'interprète.

—Un instant ! dit Farandoul, ne nous laissons pas prendre.

Les marins, en un tour de main, entassèrent quelques meubles devant la porte. Chacun d'eux avait mis le revolver au poing, ce qui n'avait pas peu contribué à augmenter la terreur des dames.

—Rassurez-les ! ordonna Farandoul à l'interprète, pendant que nous allons désarmer les esclaves.

Les grands sabres recourbés avaient été jetés sur le plancher et les esclaves glabres se prosternaient devant les marins. Les dames, toujours un peu émues, cessèrent leurs cris.

—Maintenant, nous pouvons causer avec Sa Majesté. Ouvrons la conférence, dit Farandoul.

A la vue de l'attitude prise par les marins, le roi et les grands dignitaires avaient évacué la salle et se tenaient dans la cour, au milieu d'une multitude de gardes et d'amazones armés jusqu'aux dents. On pérorait, on gesticulait ; le plus remuant de tous était sans contredit le ministre de la police, qui portait fréquemment la main à son cou par un geste significatif.

Quand Farandoul parut à la fenêtre avec quelques hommes, les Siamois d'en bas poussèrent d'immenses exclamations d'horreur et le tapage des gongs redoubla. Farandoul attendit qu'un silence relatif se fût établi et traîna de force à la fenêtre l'interprète fou de terreur.

(A continuer.)

COMMENT ON SE REND MALADE.—Faites des extravagances le jour et la nuit, mangez beaucoup sans prendre d'exercice, travaillez longtemps sans vous reposer, voyez le médecin continuellement, prenez toutes les drogues qu'on annonce dans journaux et alors vous aurez besoin de savoir COMMENT ON SE GUÉRIT. — Cinq mots nous suffiront pour vous renseigner : Prenez des Amers de Houblon.

Demandez le numéro d'août de l'*Album Musical*. Prix 25 cts

Le Canard

MONTREAL, 8 SEPT. 1883

LE CANARD paraît tous les samedis. L'abonnement est de 50 centins par année, invariablement payable d'avance. On ne prend pas d'abonnement pour moins d'un an. Nous le vendons aux agents huit centins la douzaine, payable tous les mois.

Vingt par cent de commission accordée à toute personne qui nous fera parvenir une liste de cinq abonnés ou plus.

Annonces : Première insertion, 10 centins par ligne ; chaque insertion subséquente, cinq centins par ligne. Conditions spéciales pour les annonces à long terme.

Mons. H. Gervais, de Haverhill, Mass. est autorisé à prendre des abonnements.

FILIATRAULT & CIE,
Editeurs-Propriétaires,
No. 13, Rue St. Vincent.

CAUSERIE

La grande question de l'université est plus brûlante que jamais, et j'ai encore l'honneur de causer avec vous aujourd'hui, chers lecteurs, cela s'a passé sans peine. Ma causerie de samedi dernier a failli me faire estimer, et ce n'est que par une espèce de miracle que j'ai pu échapper à la fureur des nobles disciples d'Ignace. On n'a pas d'idée des [illegible] qui ont proférées contre moi ; l'un d'eux a été jusqu'à dire que si il me rencontrait le soir dans une rue déserte, il s'armerait de son bistouri et me... vaccinerait !!! Horresco referens ! Je n'ai jamais eu peur de ma vie, mais j'avoue humblement que cette dernière menace m'a fait dresser les cheveux sur la tête. Aussi je ne veux pas m'exposer davantage ; laissons pour aujourd'hui les *Lavallois* et les *Victoriens* se créper le chignon à qui mieux mieux, et permettez-moi de vous raconter une jolie anecdote que je trouve dans les œuvres du regretté Louis Veuillot.

Le grand écrivain était en pèlerinage à la *Part-Dieu*, qui, comme on le sait est un couvent de Chartreux.

Louis Veuillot commence par passer en revue tous les grands hommes qui ont eu assez de génie pour se faire moine et Chartreux :

" Plusieurs, dit-il, méprisant stoïquement leur intelligence et craignant de succomber à la vanité que donnent les œuvres de l'esprit, ont préféré le travail manuel qui repose l'âme sans la soustraire au cours de ses saintes méditations. Mais dans ces humbles occupations, plusieurs encore ont déployé un génie véritable et que les hommes auraient applaudi.

Il y a peu de temps vivait à la Part-Dieu un Père que le plus invincible penchant au sommeil contrariait étrangement. Avec la meilleure volonté du monde, il ne pouvait s'éveiller à onze heures pour chanter matines. Or la nature, qui l'avait fait si dormeur, l'avait fait aussi bon mécanicien sans études, sans notion aucune de mathématiques : à force de réflexion et de travail, il avait fabriqué une horloge parfaite. Il ajouta d'abord à la sonnerie, en forme de réveille-matin, un rude carillon qui fut insuffisant, et bientôt, aux angles et au milieu du petit chapiteau qui couronnait le cadran, un merle, un coq et un tambour. A l'heure dite, tout cela faisait tapage. Pendant quelques nuits, les choses allèrent bien. Mais au bout d'un certain temps, quand venaient onze heures, le carillon carillonnait, le merle sifflait, le coq chantait et le moine ronflait. Un autre se serait découragé ; le Père, inventeur son génie, machina bien vite un serpent qui, placé sous sa tête, venait toujours à onze heures, lui siffler dans l'oreille : " Il est temps, levez-vous ! " Le serpent fut plus habile que le merle, le coq, le tambour et le carillon, lesquels n'en faisaient pas moins d'ailleurs un petit tintamarre supplémentaire : C'était merveille, et le Chartreux ne manquait jamais de se réveiller. Hélas, au milieu de sa joie il fit une triste découverte. Il ne s'était cru tout dormeur, il se reconnut paresseux. Tout éveillé qu'il était, il hésitait à quitter sa dure couchette ; il perdait bien une minute à savourer la douceur de se sentir au lit, refermant un œil et jouant à dormir. Cela demandait réforme. Le religieux se sentait coupable et le mécanicien se trouvait humilié ; le diable avait trop l'air de narguer l'un et l'autre, il fallait reprendre le dessus. Aussitôt une lourde planche est disposée au-dessus du lit, de telle sorte qu'elle tombe rudement sur les pieds du paresseux, dix secondes après l'avertissement charitable du serpent. Plus d'une fois le pauvre père se rendit au chœur tout boiteux et meurtri. Eh bien, le croirait-on ? Soit que le serpent eût perdu son fausset, que la planche avec le temps fût devenue moins pesante, le vieillard plus dormeur ; soit que ses jambes fussent endurcies ou qu'il eut la criminelle habitude de les retirer avant que le châtiment tombât, il ne tarda pas à sentir la nécessité d'une autre invention, et tous les soirs, avant de se coucher, il se lie au bras, une forte corde qui, à l'heure fatale, se tend sans crier gare et le jette en bas du lit, il en était là. Dieu sait quels nouveaux projets sommeiller roulait dans sa tête, lorsqu'il se sentit endormir pour toujours. Endormi, oh ! non... le fervent chartreux n'en jugea pas de la sorte, et malgré son petit péché de paresse, plein de confiance en celui qui pardonne : " Ah ! s'écria-t-il, je m'éveille enfin ! " Ce fut son dernier mot.

***

Un journaliste de cette ville s'était commandé un superbe pantalon chez son tailleur. Aussitôt arrivé à domicile, il s'empresse de l'essayer et s'aperçoit avec stupeur qu'il est trop long de quelques pouces. Que faire ? On était au samedi soir, il était tard et la boutique du tailleur était fermée. Notre homme prend le parti d'aller trouver sa femme ; il lui expose la position dans laquelle il se trouve, et la prie de vouloir bien raccourcir le pantalon et de refaire le bord. " Tu me prends pour une autre probablement, répondit la femme indignée. Si tu crois avoir épousé une couturière, tu te trompes grandement, mon homme, et je te conseille d'aller te faire raccourcir ailleurs." Le malheureux désolé de cette réponse, tente une démarche auprès de sa belle-sœur, et de sa fille aînée et se voit refusé de la même façon.

Finalement il en prend son parti et se résigne à son triste sort : il accroche le fameux pantalon dans sa chambre et se couche.

Quelque temps après cependant la digne moitié de notre journaliste éprouve des remords de sa conduite. " J'ai eu tort, se dit-elle, de lui refuser ce qu'il me demandait ; je vais réparer ma sottise et lui faire une surprise agréable. " Là-dessus elle entre dans la chambre de son mari, sur la pointe des pieds, prend le pantalon, en coupe six pouces, refait proprement le bord et s'en va se coucher tranquille.

La fille aînée qui s'était mise au lit de bonne heure, ne pouvait dormir. Elle se reprochait de s'être montrée aussi peu complaisante pour son père. Il était si bon pour elle, et ce qu'il lui avait demandé était si peu de chose ! Elle se lève à la hâte, prend son aiguille et ses ciseaux et se rend à la chambre de son père. Elle décroche le pantalon, le raccourcit de six pouces et refait soigneusement le bord. Après avoir accompli cette besogne, elle replace le pantalon au crochet où elle l'avait pris et retourne à sa chambre.

La belle sœur de son côté n'était pas satisfaite d'elle-même, et avant de se mettre au lit, elle voulut réparer ses torts. Elle prend à son tour le malencontreux pantalon et lui fait subir la même opération.

On juge de l'effet que produisit le journaliste quand il entra le dimanche matin dans la salle à manger. Toute la famille était réunie pour le déjeuner et chacun crut à une mystification. Ce n'était plus un homme de lettres qu'on avait sous les yeux, mais ce devait être un chef de clan montagnard arrivé pendant la nuit. Tout cependant fût bientôt expliqué et on déjeuna gaiement.

***

Le mot de la fin :

Un monsieur souffrant d'une indisposition à laquelle les fruits et le melon ne sont pas étrangers, causait avec son médecin.

—Ce n'est rien dit l'homme de l'art, Bœrhaave disait : la tête et le ventre libres.

Le malade avec élan :

—Mais docteur, ce n'est plus de la liberté chez moi, c'est de la licence !

CHRONIQUE

" Trop de réformes ! " s'écrient les professeurs de collèges noyés dans l'océan des nouveaux programmes, du même ton que Lucrèce disait : " Trop de fleurs ! " " Trop de réformes ! " s'écrient à leur tour parents et élèves effrayés de tous ces noms barbares tonnés en latin.

Pauvres petits ! il faut maintenant qu'ils fassent toute scientifique ! Quand M. Toto réclame sa pitance, la nounou est chargée de lui expliquer les mystères de l'hydrostatique.

—Lolo ! lolo ! crie M. Toto.

Mais la nounou imperturbable assure d'un geste ses deux boîtes à lait qui tendent à s'égarer, et disserte sur la pression atmosphérique à travers les liquides.

C'est beau la science !

« Plus de grec ni de latin, ont dit les programmes, et tout par la science ! »

Au réfectoire quand nos collégiens sont assis devant ces grosses assiettes blanches, où il fait si faim, vous vous imaginez peut-être qu'on va leur servir la soupe et le bœuf accompagnés des haricots classiques. Erreur.

Le haricot, ce flageolet de l'enfance, ce trombone de l'âge mûr, est une légumineuse papilionacée, de la tribu des phaséolées, genre polysperme. Bentham en compte 81 espèces : le marquis de Queux de Saint-Hilaire en mange au jus de rigot et trouve toujours inimitable la préparation à l'huile. Quant au bouillon, avec ou sans yeux, c'est une modeste décoction de fabrique.

—Une décoction, cher monsieur ? Dans fabrique ! nous autres, gastronomes, c'est ainsi que nous appelons la viande. Nous trouvons également des crémones à toutes dont les plus connues sont la crème et l'acide inosique ; mais tranquillisez-vous, avant peu nous en découvrirons d'autres. Quant à l'osseine...

Assez ! assez ! vous me dégoûtez tout appétit.

—Le bouillon de veau est laxatif. Jadis on se servait de bouillon de vipères et de bouillon de cloportes.

—Et va donc, Pot Bouille !

Et voilà où nous en sommes, toujours en péchant par excès.

Des réformes étaient nécessaires, elles étaient urgentes, je n'en discute pas, au contraire.

L'ancien programme sacrifiait trop à l'amour du latin et du grec.

Alors du jour au lendemain on a tout renversé et tout modifié comme si, avec un décret on improvisait tout un personnel enseignant !

Il a fallu des manuels nouveaux, chacun s'est mis à l'œuvre ; et de travail hâtif, conçu sur d'anciennes méthodes, par des hommes plus savants que pédagogues, ne convient nullement au jeune public auquel il s'adresse.

Quant aux professeurs, entre les rétrogrades et les zélés, il n'y a pas de juste milieu. Pourtant de l'esprit des nouveaux programmes, assouplir l'enseignement nouveau et destiné à modérer les excès des uns et des autres et surtout à donner impulsion vigoureuse qui eût mis en mouvement toute la machine universitaire.

***

Mais non ; du haut en bas de l'enseignement secondaire il n'y a que désarroi, incertitude et mâchis.

Le Ministre même a dû laisser à chacun la libre interprétation du programme, ou à peu près.

Aussi les réactionnaires de l'Université triomphent et s'écrient : « Je vous l'avais bien dit ! » Ils ne veulent rien moins que rallonger les jeunes élèves dans le grec et le latin peut-être plus profondément que jadis.

Au lieu d'abrutir nos enfants avec un enseignement scientifique, encore mal digéré, d'affoler toutes ces jeunes cervelles en voulant aller plus vite que les vicinaux, n'aurait-on pas mettre un tempérament dans ces réformes nécessaires et surtout commencer par former les professeurs selon le nouveau programme avant de vouloir l'appliquer aux élèves ! Mais nous touchons à la réforme de l'Ecole Normale et des programmes de l'agrégation. Ce sujet est trop important pour être traité dans cette chronique.

Mallat

HIER.

Toujours ma simple condition
En expirant est de renaître ;
Pour me donner mon juste nom
On attend que je cesse d'être.
Mon prédécesseur est aujourd'hui,
Hier je m'appelais comme lui ;
Mais à son tour il est certain
Qu'il portera mon nom demain.

AUJOURD'HUI.

Du temps qui vient et qui s'enfuit
Je coupe l'intervalle immense ;
Par moi seul le passé fuit
Et par moi l'avenir commence.
Malheureux mortel saisis-moi,
De tes jours je suis seul à toi :
Hier n'est plus rien à tes yeux
Et demain ne vaut guère mieux.

DEMAIN.

Demain, jour à venir qui fuit
Lorsque nous croyons qu'il s'avance
L'exacte horloge marque minuit,
Il perd son nom dès sa naissance
Quand on veut s'assurer de lui,
On trouve encore aujourd'hui.
Jamais encore aucun humain
N'a pu voir arriver demain.

BOUFFLERS.

COUACS

Le petit Smith est dit très goutteux ; son créancier tenace le poursuit depuis longtemps. Le malheureux jour dans un moment de colère, il s'écrie : " C'est insupportable ! Il m'apporte ici tous les jours ! Il ne me laisse pas un moment de repos ! Il m'ennuie ! Il me fait mourir ! Je ne peux pas le voir ! Il me fait souffrir ! Il me fait souffrir ! Il me fait souffr